

CHAPITRE XII

LE SANGLIER DES ARDENNES ET LA GUERRE DES DE LA MARCK ET DES DE HORNE.

§ 1. — GUILLAUME DE LA MARCK OU LE SANGLIER DES ARDENNES.

SOMMAIRE. — Guillaume de la Marck ; son caractère et ses projets ambitieux.

— Sa lutte contre Louis de Bourbon. — La rencontre de la Chartreuse et la mort de l'évêque. — Lutte du Sanglier contre le nouvel évêque Jean de Horne. — Réconciliation des deux rivaux. — Arrestation du Sanglier ; son exécution à Maestricht.

Guillaume de la Marck d'Aremberg était l'un des seigneurs les plus puissants du pays de Liège. C'était en même temps un guerrier des plus redoutables.

A la tête de bandes nombreuses composées d'hommes aussi farouches que lui, il ne rêvait que combats et carnages. On le trouvait partout où il y avait une querelle à vider ou un butin à disputer.

Sa taille élevée, sa barbe longue et hérissée, son humeur sauvage, ses instincts féroces et sanguinaires, qui se reflétaient sur son visage distingué d'ailleurs, tout lui donnait un air terrible.

On l'appelait le *Grand Sanglier des Ardennes*, et, comme pour prouver qu'il adoptait ce nom, il portait dans ses armes une hure de sanglier et la faisait porter aux gens de sa suite.

Guillaume
de la Marck ;
son caractère, etc.

Or Guillaume de la Marck avait toujours été l'ennemi déclaré de Louis de Bourbon et de la maison de Bourgogne. Assuré de l'appui de Louis XI et soutenu par un parti puissant qu'exaspérait la domination étrangère, il se proclamait hautement le vengeur des libertés liégeoises, et attendait avec impatience l'occasion d'en venir aux mains. Telles étaient sa haine et son ardeur guerrière, qu'un jour il provoqua publiquement l'évêque en faisant assassiner, sans motif aucun et en plein midi, l'un des grands-vicaires du diocèse.

Sa lutte
contre

Louis de Bourbon.

A cette provocation inouïe, Louis de Bourbon courut aux armes et alla assiéger le Sanglier dans son château d'Aigremont.

Le château fut pris et démantelé; mais le prince n'osant pas pousser sa vengeance plus loin, de la Marck continua sa vie errante et aventureuse.

La mort de Charles-le-Téméraire et les dispositions pacifiques de Marie de Bourgogne vinrent enfin réconcilier l'évêque avec son peuple.

Louis de Bourbon rentra à Liège, et d'Aremberg lui-même, se rendant au-devant du prince, lui demanda pardon de sa conduite passée.

L'évêque ne se contenta pas d'accorder le pardon demandé : voulant gagner son adversaire à force de bienfaits, il le combla de dignités et d'honneurs, lui fit remettre l'argent nécessaire pour rebâtir le château d'Aigremont, l'admit dans son palais, le nomma capitaine de ses gardes, gouverneur du marquisat de Franchimont, mambour de l'église et du pays de Liège, et lui abandonna pour ainsi dire l'autorité suprême.

Ces faveurs et cette puissance ne firent qu'augmenter l'audace du Sanglier. Il n'en profita que pour s'attacher plus intimement une partie de la population, entretenir le mécontentement dans les esprits, et provoquer de nouvelles émeutes. Il invoquait, comme toujours, l'amour des libertés et du bien-être de la patrie, mais la haine et l'ambition étaient son unique mobile : il voulait perdre Louis de Bourbon et placer la mitre sur la tête de son propre fils.

L'évêque essaya encore de le ramener par la douceur. Guillaume n'en devint que plus violent; il quitta brusquement la

ville pour se retirer avec ses partisans et ses gardes dans l'inaccessible forteresse de Franchimont. Reparaissant ensuite à Liège avec son escorte de routiers, il alla narguer l'évêque jusque sous les fenêtres de son palais.

En même temps il renoua des relations avec Louis XI, et celui-ci lui promit une armée suffisante pour soumettre le pays.

Irrités de ces nouvelles perfidies, les États prononcèrent contre lui une sentence de bannissement. On demanda des secours à Maximilien d'Autriche, époux de Marie de Bourgogne, et la guerre commença.

Guillaume de la Marck n'était pas un ennemi ordinaire : il avait à sa solde deux mille cavaliers dévoués, portant comme lui des robes rouges et une hure de sanglier brodée sur la manche; il traînait à sa suite des malfaiteurs de tous les pays, attirés vers lui par l'espoir du pillage.

A la tête de ces bandes, que rien ne pouvait effrayer, il repoussa avec avantage toutes les attaques de ses ennemis.

Voyant enfin qu'il était assez fort et sachant qu'il trouverait à Liège de nombreux partisans, il se mit en marche pour rentrer de force dans la cité qui l'avait banni : le 30 octobre 1488, il arriva dans les environs de Grivegnée.

A cette nouvelle, Louis de Bourbon, alors de résidence à Huy, se hâta d'accourir pour défendre sa capitale. Il réunit les Liégeois autour de l'étendard de saint Lambert et se mit lui-même à leur tête pour repousser l'attaque qui le menaçait. En vain lui conseilla-t-on d'attendre l'ennemi derrière les remparts de la cité : rougissant de reculer devant des aventuriers, il sortit hardiment par la porte d'Amercœur à la rencontre du Sanglier.

Cependant Guillaume était au courant de tout ce qui se faisait à Liège. Il se plaça en embuscade. A peine l'évêque se fut-il imprudemment engagé dans les sentiers étroits et tortueux qui longent la ville du côté de la Chartreuse, que, se jetant brusquement sur lui, il dispersa son escorte et lui coupa toute retraite. Se voyant perdu, l'évêque implora à mains jointes la pitié de son adversaire : « Grâce! Grâce! s'écriait-il d'une voix lamentable; Grâce! je suis votre prisonnier! » Le

Rencontre
de la Chartreuse
et mort
de Louis de Bourbon.

Sanglier, pour toute réponse, lui enfonça son épée dans la gorge et ordonna froidement à l'un des siens de l'achever.

Le cadavre du malheureux prince, dépouillé jusqu'à la chemise, fut jeté dans une fosse à fumier, à la Basse-Wez, près de Grivegnée. Il resta dans ce cloaque pendant plus de vingt-quatre heures, et ce ne fut qu'à grand'peine que le clergé obtint l'autorisation de l'enlever et de lui rendre les derniers honneurs.

Lutte du Sanglier
contre
le nouvel évêque
Jean de Horne.

La mort de Louis de Bourbon ouvrait un vaste champ à l'ambition de Guillaume, et celui-ci ne manqua pas de l'exploiter.

Entré à Liège en vainqueur, il réunit le peuple et se fit de nouveau conférer la dignité de mambour. En même temps il demanda ouvertement le siège épiscopal pour son fils, qui n'avait même pas l'âge prescrit pour recevoir les ordres.

Le chapitre toutefois ne faillit pas à ses devoirs. La plupart des chanoines sortirent de la ville et désignèrent, pour remplir le siège vacant, *Jean de Horne*, qui avait porté l'étendard dans la rencontre de la Chartreuse et avait vaillamment combattu aux côtés de son évêque.

Aussitôt de la Marck courut aux armes pour soutenir ses prétentions. La guerre civile étendit de nouveau ses ravages de tous côtés; le pays, livré à l'anarchie, demeura sans chef.

La victoire resta d'abord fidèle aux drapeaux du Sanglier : St-Trond, Hasselt et Tongres tombèrent successivement en son pouvoir. Enfin Philippe de Clèves, qui commandait les auxiliaires brabançons envoyés par l'archiduc Maximilien, remporta sur le terrible de la Marck une victoire éclatante près de Hollogne.

Paix de Tongres.

Cette défaite et la mort de Louis XI, son protecteur, l'amenèrent à négocier. Mais telle était la crainte qu'il inspirait encore, que la paix de Tongres qui intervint le traita en vainqueur plutôt qu'en vaincu : elle lui garantissait la dignité de mambour et le paiement d'une pension considérable.

Jean de Horne fit alors son entrée solennelle à Liège. Le sire de la Marck l'accompagnait; la réconciliation semblait complète. A partir de ce moment, les deux rivaux devinrent pour ainsi dire inséparables; ils s'envoyaient des cadeaux, se donnaient

des fêtes, mangeaient à la même table et dormaient dans le même lit.

Mais ces démonstrations d'amitié n'étaient pas aussi sincères qu'on le croyait; du moins elles ne l'étaient pas de la part de l'évêque de Horne. D'accord avec Maximilien, il trompait son ancien adversaire pour le perdre plus facilement.

Un jour il l'attira à un festin que donnait l'abbé de St-Trond. Le nombre des invités était considérable. Tout le monde se divertit au mieux, et rien ne vint troubler la joie des convives. Vers la fin de la journée, les frères de l'évêque feignirent de se mettre en route pour Louvain. Jean de Horne offrit d'accompagner ses frères jusqu'à une certaine distance de la ville, et invita Guillaume à en faire autant. Celui-ci accepta avec empressement. On monta à cheval, et toute la troupe se mit gaiement en marche. Quand on fut arrivé dans la plaine, le comte de Montigny, l'un des frères de l'évêque, défia d'Aremberg à la course : « Voyons, dit-il, lequel de nous deux arrivera le premier dans la forêt de Heers qui se trouve là devant nous. » De la Marck, qui avait un excellent cheval, accepta le défi : il dépassa bientôt son concurrent et pénétra au galop dans la forêt.

Soudain il se vit enveloppé de tous côtés par une bande de soldats l'épée à la main : il avait donné tête baissée dans une embuscade que Maximilien et l'évêque lui avaient préparée. Il était sans armes et ne pouvait songer à la résistance. Montigny, arrivant bientôt, le déclara prisonnier au nom de l'archiduc et le conduisit à Maestricht.

De la Marck ne se fit pas illusion : il savait qu'on le conduisait à la mort. La nuit même on le condamna; le jour suivant on l'exécuta sur la place de St-Servais.

C'est ainsi que l'évêque de Horne manqua à sa parole, viola les traités et méconnut les droits sacrés de l'hospitalité et de l'amitié pour livrer traîtreusement un homme dont il avait à se plaindre sans doute, mais un homme qui l'avait toujours combattu en face et avec des armes loyales.

L'évêque avait voulu assister à l'exécution. Le farouche mambour, marchant à la mort, l'aperçut appuyé sur un balcon. Il lui jeta un regard de mépris, lui reprocha sa perfidie et sa

Arrestation
du Sanglier.

Exécution
du Sanglier.

dureté, et lui annonça une prompte vengeance : « Sire évêque, s'écria-t-il, je laisse des frères, et ma tête saignera longtemps. » Relevant ensuite sa longue barbe, il s'en couvrit le visage et attendit courageusement le coup fatal (1485).

Remarquons ici quelle fut la mort de ceux qui avaient été la principale cause des malheurs de notre patrie. Nous connaissons la triste fin de Henri de Gueldre, de Jean de Bavière, de Louis de Bourbon, de Charles-le-Téméraire et de Guillaume de la Marck. Humbercourt fut massacré par le peuple de Gand qu'il avait aidé à tyranniser ; enfin Louis XI, qui avait fait tant de mal aux Liégeois, mourut d'une mort cent fois plus affreuse qu'une mort violente. Il passa ses derniers jours enfermé dans son triste château de Plessis, bourrelé de remords, tremblant au moindre bruit, se défiant de tout le monde, cherchant mille moyens pour s'accrocher à la vie et poussant des cris terribles à la pensée de sa fin prochaine et du jugement qui l'attendait.

§ 2. — GUERRE DES DE LA MARCK ET DES DE HORNE.

SOMMAIRE. — Tristes conséquences de la mort du Sanglier. — Guy de Kanne et sa tyrannie. — Surprise et destruction de son château par la jeunesse liégeoise. — Détresse du peuple et procession de l'année 1489. — Entrevue de Haccourt et réconciliation des deux partis.

La sinistre prédiction que le Sanglier avait faite du haut de l'échafaud se réalisa bientôt. Il avait annoncé la vengeance, et cette vengeance fut prompte et terrible.

Les frères de la victime, Robert et Adolphe, étaient de vaillants guerriers ; de plus, ils comptaient des alliés aussi braves que nombreux. Tous jurèrent de venger la mort de Guillaume et déclarèrent à la famille de Horne une guerre à outrance.

Tout le pays fut désolé ; jamais guerre ne fut plus atroce. Le comté de Horne et celui de Looz furent complètement dévastés ; les villes de Werth, de Hasselt et de St-Trond, prises d'assaut ; cette dernière disparut même presque tout entière.

La capitale ne fut pas épargnée : elle tomba au pouvoir de *Guy de Kanne*, le plus féroce des partisans des de la Marck.

C'était un de ces tribuns éloquentes et fougueux qui arrivent facilement à exercer sur le peuple un ascendant tout puissant. Mais en ayant l'air de défendre les intérêts de la patrie, il ne travaillait en définitive que pour son propre compte. Il voulait arriver au pouvoir suprême, et quand la faveur populaire l'eut élevé assez haut, il se fit le cruel oppresseur de ceux dont il avait été l'idole.

Laissant à ses alliés la triste besogne de ravager le reste du pays, il se rendit maître de Liège et y régna en tyran sanguinaire, n'épargnant ni les femmes ni les enfants, ne rêvant que meurtre et carnage. S'il rencontrait dans les rues un adversaire ou un rival, une personne qui aurait pu lui nuire ou lui disputer une partie du pouvoir, il lui plongeait son poignard dans le cœur en présence même des bourgeois, qui tremblaient et n'osaient élever la voix.

Le peuple gémissait en silence sous la main despotique qui l'opprimait, car il désespérait de pouvoir renverser le tyran. Guy de Kanne résidait dans une forteresse formidable qu'il avait fait construire sur les hauteurs de St-Walburge ; il ne sortait de son repaire qu'accompagné d'une troupe de mercenaires aussi féroces que lui.

Eh bien, ce que les hommes n'osèrent entreprendre, des enfants l'entreprirent et l'exécutèrent.

Dans les causeries intimes du foyer, les parents ne cessaient de se plaindre du joug qui pesait sur la cité ; ils parlaient en même temps des beaux jours d'autrefois, et racontaient ce que leurs ancêtres avaient fait pour conquérir et pour défendre la liberté.

Ces plaintes, ces récits si souvent répétés, émurent et enthousiasmèrent les jeunes gens et leur inspirèrent le projet de délivrer la patrie.

Ils s'entendirent en grand nombre et prirent la résolution de vaincre ou de mourir. Ils étaient indécis encore sur le plan à adopter, lorsqu'un jour ils apprirent que Guy de Kanne et ses principaux satellites étaient sortis de la ville. Nos généreux conjurés se réunissent aussitôt, conviennent de tout, se choisissent un chef, et, dociles à ses ordres, ils gravissent silencieusement la rue Pierreuse, qui n'était alors qu'un

Surprise
de son château
par la
jeunesse de Liège.

affreux ravin entrecoupé de rocs et de précipices. Ils surmontent tous les obstacles ; enfin ils atteignent le pied de la forteresse, défendue seulement par un petit nombre de soldats. Poussant le cri de guerre des Liégeois, ils escaladent les murs, enfoncent les portes, massacrent la garnison et détruisent l'odieuse demeure dont ils viennent de s'emparer.

Tout le peuple se lève alors, et les braves Rivageois, habitants des bords de la Meuse, viennent se joindre aux Liégeois. On proclame de Kanne déchu de toutes ses dignités, et des cris de mort, poussés par la foule armée, retentissent dans toutes les rues de la ville.

Cependant de Kanne s'était empressé d'accourir. Il croyait que sa présence suffirait pour inspirer la terreur et apaiser l'émeute. Mais il se trompait. A peine se fut-il montré sur les degrés de la cathédrale que le peuple l'accueillit par d'affreuses vociférations, se précipita sur lui avec fureur et le massacra avec un grand nombre des siens.

Avec s'acharna ensuite sur son cadavre ; on le mutila d'une manière hideuse, et l'on finit par le brûler sous le gibet de St-Gilles (1486).

La mort de Guy de Kanne ne termina pas la sanglante querelle des de la Marck et des de Horne. La guerre devait continuer jusqu'à l'année 1492 ; deux fois encore les vengeurs du Sanglier se rendirent maîtres de la ville et y répandirent de nouveaux flots de sang.

Le pauvre peuple, qui n'était pour rien dans les querelles des princes, tournait ses regards de tous côtés et ne trouvait aucun remède à ses maux. La famine, des inondations et des maladies contagieuses se joignirent à la guerre, et la terreur devint générale.

L'évêque se montra vivement ému à la vue des maux dont souffrait le pays : fondant en larmes et jetant ses armes loin de lui, il déclara qu'il ne voulait plus entendre parler de guerre. Mais tels n'étaient pas les sentiments des de la Marck. Enfin, du fond de leur détresse, les Liégeois élevèrent leurs regards vers le Ciel. On résolut d'implorer l'intercession du patron de la cité ; le 28 avril 1489, la chasse de saint Lambert fut promenée solennellement dans les rues.

C'était la première fois qu'elle sortait de la cathédrale depuis 346 ans, c'est-à-dire depuis le siège du château de Bouillon.

Cette cérémonie offrit un spectacle des plus imposants et en même temps des plus lugubres.

A la tête du cortège marchaient des milliers de prêtres et de religieux portant des reliques, des images et des flambeaux. Des groupes de jeunes filles et de jeunes garçons des meilleures familles escortaient la chasse. Une compagnie de deux cents étudiants portait le grand étendard, le faisant majestueusement flotter au-dessus de la tête du saint. Les milices armées accompagnaient le pieux cortège ; une foule immense, accourue de tous les points de la principauté, le suivait et remplissait la ville de ses prières et de ses sanglots. Tous élevaient vers le Ciel des mains suppliantes ; les uns marchaient pieds nus et couverts de cilices ; d'autres, pour apaiser la colère divine, faisaient à haute voix la confession de leurs péchés ; d'autres encore se fouettaient à grands coups de corde en poussant des cris lamentables.

Quand cette procession étrange eut parcouru les principaux vinâves de la cité, elle rentra dans la cathédrale. On entonna le *Te Deum* avec l'accompagnement d'une musique délicieuse ; on chanta encore quelques cantiques, même quelques chansons propres à récréer le peuple attristé, et tout le monde rentra chez soi l'espérance dans le cœur.

Le Ciel n'exauça pourtant pas les prières du peuple : les partisans des de la Marck restèrent sourds à toute parole de conciliation et continuèrent à ravager la principauté.

Enfin, pour tenter un dernier effort, on convint d'une entrevue dans les plaines de Haccourt.

Cette entrevue eut lieu en présence des deux armées : elle fut des plus touchantes.

Dès que l'évêque aperçut Éverard de la Marck, il descendit de cheval, s'avança vers lui, et, d'une voix tremblante, le pria par deux fois de suite de lui pardonner la mort de son frère Guillaume. Comme Éverard gardait le silence, il reprit en pleurant : « Seigneur Éverard, pardonnez-moi le meurtre de votre frère, je vous en conjure par la passion et la

Entrevue de Haccourt
et réconciliation
des deux partis.

Détresse du peuple
et procession
de l'année 1489.

mort du Christ qui a pardonné à ses bourreaux ! » Alors Éverard , touché jusqu'aux larmes , répondit : « Vous me demandez pardon du meurtre de mon frère au nom d'un Dieu mort pour nous tous , eh bien , je vous l'accorde ! » Ils se tendirent la main et se donnèrent le baiser de paix. Un mariage entre la nièce de l'évêque et le fils d'Éverard cimenta la réconciliation , et rien dans la suite ne vint troubler l'union intime qui s'établit entre les deux familles. On oublia même les maux que les de la Marck avaient faits au pays , et , à la mort de Jean de Horne , ce fut un membre de cette famille , le neveu même du Sanglier , qui arriva au trône épiscopal.

HISTOIRE
DU
PAYS DE LIÈGE
RACONTÉE AUX ENFANTS

PAR
F. TYCHON

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES

Ouvrage couronné par la Société libre d'Émulation de Liège, précédé
du Rapport présenté au nom du jury par M. A. LE ROY, professeur
ordinaire à l'Université de la même ville.



LIÈGE
IMPRIMERIE DE L. DE THIER ET F. LOVINOSSE

—
1866
—

TOUS DROITS RÉSERVÉS



J.C. Fecit.

J.B. Lout, imp. Goussier.

LE SANGLIER DES ARDENNES.

XV^e S.^{CLX}



J.C. écit.

Imp. de J. Van Brée

ASSASSINAT DE LOUIS DE BOURBON,
Evêque de Liège, par Guillaume de la Marche.